

## Tel un lis des champs - épisode 3 : le « prophète » Tobie

### Chapitre 10

Continent Hattimara - *Cinq mille ans avant le Grand Déluge.*

Tassée sur elle-même dans le recoin le plus éloigné de la grande kiva, Inquill, terrifiée, se rappelait à présent les paroles prononcées plusieurs semaines auparavant par la Très-Sainte Mère et les trouvait désespérément conformes à la vérité.

*Vivre, petite... mais ce sera peut-être pire que de mourir.*

En cet instant, oh oui ! elle aurait voulu mourir.

Une angoisse atroce lui faisait claquer les dents et trembler tout le corps, tandis qu'elle sentait peu à peu sa bouche s'emplier d'un goût de sang à force de se mordre la langue.

- Nous allons connaître une rude épreuve, avait prévenu la Très-Sainte Mère, promenant sur eux tous son regard chaud et impérieux. Mais dites-vous bien que ce n'est rien à côté de ce que notre pauvre Terre, elle, va endurer.

Elle leur avait expliqué que, par l'influx de la prière et la vibration des pierres de là-bas, de l'autre côté de la Grande Mer, la Vallée sacrée, leur vallée, allait être entièrement protégée des retombées mortelles causées par le Javelot du Diable ; mais que l'engloutissement d'une terre de la taille d'Havan-Khimu allait faire danser la fine écorce terrestre sur son manteau, en entrechoquer les morceaux, si bien que le morceau où se tenait planté Hattimara allait se retrouver bousculé, plissé affreusement, ce qui allait le faire monter d'au moins mille mètres vers le ciel. Et cela, elle ne pouvait pas l'empêcher. Elle allait bien sûr tenter d'accompagner la Terre dans ce terrible spasme, d'atténuer sa douleur, et ainsi, pour eux, petits insectes humains, le choc en serait moins rude d'autant. Mais il ne fallait pas se leurrer : ils allaient tous passer par des moments difficiles. C'est là que leurs séances préparatoires aux fontaines de vie et dans la matrice des Bouches d'ombre allaient porter leurs fruits ; tous ces derniers temps, ils avaient aguerris leur corps, le chargeant d'énergie à la limite de ses capacités de résistance. Cette énergie, à présent, allait leur servir à encaisser plus aisément le choc.

- Au plus fort des convulsions de notre pauvre Terre, rappelez-vous qu'au-dessus de vos têtes passe l'Eclair-de-Vie, que par lui nous serons reliés aux plus grands esprits de la planète, venus exprès du Grand Hatti, de l'autre Ruche, et réunis là-bas au cœur de la pierre pour nous apporter l'aide de leur force spirituelle... Que ce n'est, somme toute, qu'un mauvais moment à passer. Que notre patrie, elle, va disparaître entièrement dans les flots, que les océans vont être séparés et que, somme toute, ce que nous allons vivre ici, quelque désagréable que ce soit, n'est pas grand-chose auprès de toutes ces horreurs.

Toutefois, c'était une chose d'entendre *avant les faits* ces sages avertissements. C'en était une autre d'attendre *réellement* que le ciel vous tombe sur la tête - bien que la Très-Sainte Mère ait assuré que c'était le contraire qui allait se produire : ils allaient monter vers le ciel. Voilà pourquoi elle avait fait évacuer tous les villages situés au-dessus de deux mille mètres. Se retrouver brusquement à quatre mille mètres d'altitude

ou plus après un choc pareil aurait été suicidaire.

Et c'était la même chose pour la Pierre-du-Milieu, installée au bord de son lac : les colons n'avaient pas pu y rester. L'eau allait sans doute danser, elle aussi, dans cette course insensée vers les hauteurs. Trop dangereux. Enfin, il y avait les zones côtières, qui allaient être rétrécies comme peau de chagrin et brûlées vives. Athor-Pirua était parti, quelques semaines plus tôt, tenter de convaincre les derniers réfractaires de rejoindre la vallée sacrée. Car ici, comme à Havan-Khimu, il y avait eu beaucoup d'incrédules. N'ayant aucun pouvoir politique, ni Athor-Pirua ni la Très-Sainte Mère n'avaient pu donner d'ordres. Juste des conseils. Et peu de gens avaient réellement cru à la possibilité de recevoir un jour sur le coin du nez le Javelot du Diable.

Au-dessus de la tête d'Inquill, pourtant, ça y était, l'innommable se déchaînait. Un bruit affreux roulait d'un bout à l'autre de la kiva, démultiplié en vibrations qui, à leur tour, démultiplièrent l'angoisse, pourtant à son comble, eût-on dit, après ces longues heures d'attente. La jeune fille eut l'impression qu'elle n'en pourrait supporter davantage - et ce n'était que le commencement ! En plus, c'était si horrible de se dire que ce chaos n'était que le vague écho de l'infenale puissance qui se déchaînait au même instant sur la terre de leurs ancêtres !

Il y eut soudain comme un coup de tonnerre beaucoup plus violent, prolongé jusqu'à l'intenable, puis la terre se mit à bouger. Non pas de bas en haut, comme on aurait pu s'y attendre, ou de droite à gauche, mais dans tous les sens à la fois. Un gémissement étouffé s'échappa de plusieurs poitrines et aussitôt des regards implorants se braquèrent sur la Très-Sainte Mère, pour quêter en elle à la fois force et réconfort. Elle leur donna tout ce qu'elle put, mais sa volonté tendue à se rompre s'arc-boutait surtout dans cet accompagnement de la Terre souffrante, et l'on détourna vite son regard d'elle, maigrement rassuré.

A présent, le sol vibrait, comme parcouru de frissons de fièvre. Chacun, à tâtons, chercha comme prévu la main de son voisin, pour former le cercle, et l'on se mit à prier. Du moins, on tenta de le faire, mais c'était dur de détacher son esprit de la panique survoltée d'une chair obsédée par sa survie. L'obscurité était presque complète, la Très-Sainte Mère n'ayant voulu laisser qu'un seul lumignon, une mèche de coton qui trempait dans un mélange connu d'elle seule. Surtout ne risquer ni le feu, ni la fumée. Savait-on combien de temps il allait falloir rester là-dedans ?

Les vibrations s'accrochèrent, insupportables. Inquill avait l'impression que son corps s'était disloqué, répandu en dizaines de morceaux à travers l'espace sombre de la kiva qu'elle croyait occuper tout entier à elle seule. Oh, que cela finisse, que cela finisse ! Puis, d'un seul coup, ce fut comme si une main géante avait poussé le sol sous eux. Celui-ci se mit à monter si vite que le cœur d'Inquill lui bloqua le gosier, tandis qu'un vertige puissant lui enserrait les tempes, lui faisant la tête folle.

*Ca y est, se dit-elle. Je meurs.*

Il lui semblait impossible d'endurer cela plus longtemps. Pourtant, elle se sentit encore et encore poussée vers le haut, et en même temps écrasée au sol. Sa cage thoracique commença à rétrécir, son corps à disparaître du champ de sa conscience. Elle était si comprimée qu'il lui sembla qu'elle n'était plus rien, juste une mince feuille hurlante de chair meurtrie et d'os broyés. Car elle hurlait. Tous hurlaient, les mains sur les oreilles. C'était ce que la Très-Sainte Mère avait dit de faire quand la pression

deviendrait intenable, et elle venait de donner l'exemple.

*Dieu ! Pitié ! Pitié !* criait la voisine d'Inquill, une femme entre deux âges. Alors Inquill elle-même, sans réfléchir, se mit à expectorer les mêmes mots. *Dieu ! Pitié ! Pitié !* mais elle était si loin d'eux, ce jour-là, la pitié de Dieu !

Une nouvelle secousse parut accélérer encore leur infernale ascension. Cela ne s'arrêterait-il donc jamais ? En face d'Inquill, un homme se mit à vomir. Cela aussi, la Très-Sainte Mère l'avait prévu, et chacun était équipé en conséquence. Inquill, elle, était trop rétrécie pour avoir encore des sensations olfactives - heureusement. Sans doute n'avait-elle plus de nez, ni de fosses nasales, ni de poumons. Elle avait comme crevé sa tunique de peau pour s'en aller Dieu savait où. *Dieu ! O grand Illa ! Pitié ! Pitié !*

L'homme en face s'était affaissé sur le côté, la tête dans son propre vomi. On ne criait presque plus, parce qu'on avait besoin de sa bouche pour respirer, ayant du sang plein les narines. Et puis le bruit du dehors était devenu tellement fort qu'on ne s'entendait plus crier, de toute façon.

Le sol appuya encore un peu plus sur eux tous. Espérait-il voir aussi - enfin - jaillir leur cervelle ? C'était pratique de n'avoir quasiment plus de sensations précises, quand on était si comprimé. La peur, qui naît souvent des sensations, s'évaporait d'elle-même.

Lorsque la pression s'accrut une dernière fois, Inquill sortit de son corps et se vit un bref instant flotter au-dessus de sa pitoyable dépouille ; une grande indifférence l'envahit alors, et tout disparut.

## Chapitre 11

*N'écoutez personne. Résistez au torrent et aux influences, aux médailles. Voilà le seul moyen de libérer le présent.*

(Michel SERRES)

### ILES CANARIES - époque actuelle

Tobie Rodwell prenait seul un verre au bar en attendant que Stella soit prête lorsque l'homme l'aborda.

Ce n'était pas dans les habitudes du professeur de boire de l'alcool, mais ce soir-là il en avait vraiment besoin. Son étrange malaise de la veille, près de la pyramide, n'était plus qu'un lointain souvenir s'il en considérait les effets sur sa chair ; il se sentait en grande forme ; finie l'oppression permanente, la sensation de pesanteur du corps. Par contre, en ce qui concernait l'esprit, il ne savait pas trop quoi en penser. Il avait même l'impression qu'il ne savait plus qui il était. De ce point de vue, l'intervention de l'inconnu fut on ne peut plus salutaire. Tobie se retrouva, et ne se perdit plus jamais ensuite.

L'homme était âgé d'environ cinquante ans, peut-être plus. Il était si grand, si beau, si élégant, si charismatique que Tobie en eut fugitivement, comme dans la chanson de Piaf, froid dans le cœur. Cela faisait un bon quart d'heure qu'il observait Rodwell

lorsqu'il se décida à l'aborder. Et il savait déjà son nom. Que lui voulait-il donc ? se demanda Tobie, fasciné d'avoir pu retenir l'attention d'un homme aussi fascinant. L'alcool bu n'était pas en cause. Sieffer - c'est sous ce nom que l'homme s'était présenté - était réellement fascinant.

Ils discutèrent d'abord de sujets très généraux, le soleil, les vacances, la politique européenne, les avantages comparés des diverses îles canariennes... Cela se disait-il, canariennes ? L'homme riait, déployant un charme irrésistible. Comment pouvait-on avoir autant d'atouts dans son jeu et rester abordable ? Que cherchait-il au juste, auprès de Tobie, cet Apollon triomphant ? A voir la façon dont il suivait avidement les jolies femmes des yeux, surtout les brunes, ce n'était en tous les cas pas un amant pour la nuit.

C'était un Carver à la puissance dix, songea un peu plus tard Tobie qui l'observait, curieusement détaché, après son puéril premier mouvement de fascination. Beaucoup plus fin, beaucoup plus sûr de lui, beaucoup plus magnétique. On n'avait qu'une envie, lui plaire, lui accorder tout ce qu'il pouvait désirer. Bien qu'il ne fût pas dupe de son personnage, Tobie feignit de se laisser prendre, pour voir où l'homme voulait en venir. S'intéressait-on au falot professeur Rodwell quand on était un Carver puissance dix, avec l'univers à ses pieds ?

Quand Sieffer commença à parler des conférences que Tobie avait données quelques semaines auparavant, le mari de Stella sentit qu'on allait enfin aborder l'essentiel. En effet, la conversation cessa soudain d'être très générale pour devenir très particulière. Visiblement, Sieffer s'était procuré d'une façon ou d'une autre le texte des conférences en question et il les avait lues, lues et relues. Il en parla abondamment, avec une précision presque ostentatoire, sans même donner à Tobie la possibilité de placer un mot.

Pour finir, avec un sourire irrésistible, il assura à Tobie qu'il aimait beaucoup sa façon de penser, de discourir, de parler du Progrès avec un enthousiasme qui ne faiblissait pas... « Ma parole, songea ce dernier, serait-il venu à moi pour me... recruter ? »

Prenant sans doute le sourire niais du jeune homme pour une preuve que le poisson était ferré, Sieffer aborda sans transition un sujet plus personnel.

- Vous n'êtes pas marié, je crois ?

Ses sublimes yeux gris-vert brillaient d'une étrange et nouvelle complicité, mais on sentait qu'ils n'en avaient pas franchement l'habitude. Avant même que Tobie ait pu protester que si et parler de Stella, l'autre avait déjà enchaîné :

- Vous avez bien raison. Moi non plus, je ne le suis pas, d'ailleurs. Peut-on rêver pire destin que de vivre trente ans, par contrat, *sub dominatione feminae* ? Je rêve d'un monde où le clonage nous permettrait définitivement d'éviter la matrice des femmes. Tout plutôt que de naître entre pisse et fiente, n'est-ce pas ? comme le disait avec dégoût le grand Jean Chrysostome, le bien nommé... Et l'autre, dont j'ai oublié le nom, qui se demande comment les femmes peuvent survivre à la honte d'être femme ! Tous ces Pères de l'Eglise étaient incroyablement misogynes. Dieu merci. Cela nous a permis d'envoyer aux oubliettes en moins de trois cents ans toute la partie répugnante de sensiblerie du message évangélique.

Voyant que Tobie l'écoutait avec une extrême attention (« la haine rapetisse toujours la pensée », se disait au même moment ce dernier), il s'enhardit davantage, entraîné par ce qui était visiblement son sujet de prédilection.

- Les femmes ! Je vous demande un peu ! Un boulet à nos chevilles, oui... Par nature sottement écologistes et sentimentales... De grandes rêveuses ! L'heure n'est plus au sentiment mais à la Science, au Progrès, à la maîtrise totale de l'espace, de l'univers... Toutes les autres valeurs sont obsolètes. D'autant que le culte de la Science peut remplir bien des poches, n'est-ce pas ?

Quelque chose dans l'expression de Tobie dut lui faire comprendre qu'il était allé un peu loin car il baissa les yeux, contempla un moment ses longues mains hâlées puis reprit, avec moins de fougue :

- Vous autres, les Anglais, vous avez inventé la meilleure chose qui soit, avec vos clubs interdits aux femmes. C'était la sagesse même. Dans l'Antiquité, d'ailleurs, on enlevait les fils très tôt à leurs mères pour qu'elles n'aient pas le temps de les gâter. C'est ainsi qu'on fabriquait des guerriers exceptionnels... Les armées grecques... Mais vous savez cela aussi bien que moi.

- Je suppose que vous n'avez jamais été marié, fit Tobie avec une inquiétante douceur. Que vous n'avez jamais eu de sœur. Et que vous n'avez même pas connu votre mère.

Le persiflage était à peine déguisé. Sieffer s'empressa de faire machine arrière, avec un geste élégant de la main droite.

- Ma mère était une charmante créature, précisa-t-il, l'air amusé mais le regard minéral. Cependant elle n'avait ni intelligence pure (je veux dire : sans les scories regrettables du sentiment), ni véritable personnalité. Juste de vagues et fumeuses intuitions, sur l'univers en particulier, dont je n'avais pas l'usage. Elle ne vivait que pour nous servir, mon père et moi, veiller à notre bien-être... Un peu étriqué, comme ambition, non ? Les femmes sont souvent comme ça... Elles ne peuvent exister vraiment qu'à travers un homme. Ce ne sont pas des êtres autonomes. Je crois sincèrement, oui, qu'il leur manque quelque chose.

- Quelque chose pour faire quoi ? Aller vers quoi ? questionna Tobie. Pour s'assurer la maîtrise de l'univers ? De la Pensée ?

- Mais oui, répondit Sieffer. Exactement. Les plus grands savants, physiciens, philosophes, les plus forts QI et même la plupart des enfants surdoués sont de sexe masculin. Ce n'est pas un hasard.

*La plus grande partie des idiots congénitaux aussi*, songea Tobie. Mais il ne voulait pas interrompre son interlocuteur.

- D'ailleurs, poursuivait celui-ci, des expériences ont montré que face à un problème à traiter la femme mobilise les deux hémisphères de son cerveau, bien inutilement, là où l'homme, lui, va directement au but, sélectionne et s'allège, ne sollicitant que l'hémisphère concerné. Il circonscrit ainsi beaucoup plus rapidement la question.

- Mais à part les chiffres, insinua Tobie, existe-t-il vraiment des problèmes qui ne relèvent que de l'intelligence pure ?

- Evidemment ! fit l'autre interloqué. La Science...

- La Science, dans la moindre de ses applications, touche à l'humain, corrigea Rodwell, étonné lui-même de sa hardiesse. Elle ne saurait relever de l'intelligence pure. Du moins, elle ne le devrait pas. Cela nous dispenserait de la voir s'égarer dans les marécages douteux du clonage, ou produire chaque jour des armes de plus en plus perfectionnées. Nous aurions pu également éviter Hiroshima et Nagasaki, non ?

- La bombe atomique de 1945 a mis fin à la guerre, trancha Sieffer. C'est une utilité comme une autre. Un argument final.

- Vous vouliez sans doute dire : une solution finale, ironisa Tobie.

- Je me suis mépris sur votre compte, constata l'autre, glacial. On m'avait dit que vous étiez un fervent défenseur de la Science et du Progrès... Que vous étiez convaincu, comme je le suis, que l'Age d'or est devant nous... A notre portée, enfin !

- Je le croyais aussi, jusqu'à aujourd'hui, déclara paisiblement Tobie en se levant. A présent j'ai compris que l'Age d'or ne pouvait pas être l'Age de l'or. Qu'assurément il ne peut y avoir d'Age d'or qui tourne le dos au passé, à la Tradition, et que les gens comme vous nous emmènent droit vers le chaos. Maintenant, si cela ne vous ennuie pas, je vais prendre congé de vous, car je suis attendu.

Et Rodwell s'éloigna, sans se retourner.

## Chapitre 12

« S'il croit qu'il va s'en tirer comme ça, ce clown ! » ragea tout haut Luc Sieffer qui, de retour à Paris, arpentait de long en large son spacieux bureau, situé à mi-hauteur d'une tour dans le quartier de la Défense.

Beaucoup d'espace, peu de meubles, cuir crème et métal mat. Au sol, une épaisse moquette anthracite à chevrons crème étouffait le bruit des pas. « L'imbécile ! Il ne sait pas à qui il a affaire ! »

Après quelques allers-retours frénétiques, il s'immobilisa d'un seul coup. Il avait trouvé. Rien ne pouvait mieux convenir, et à ses projets personnels, et au châtement de Rodwell. Ce dernier saurait tout de suite que c'était lui qui était visé. Lui et sa froide insolence, ses formules à la con - l'Age d'or ne saurait être l'Age de l'or - , son stupide entêtement. N'avait-il donc pas saisi à demi-mot que Sieffer était prêt à lui faire sa fortune ? Qui, de nos jours, est insensible à l'argent ? Tel un flot impétueux, euro, yen ou dollar, il s'est glissé dans tous les interstices de nos sociétés. Il a obtenu tous les pouvoirs, le cher bougre ! Sans éclat, sans révolution. Nul ne résiste à sa séduction. Nul ne peut se garder de sa contagion. La contamination est générale, du moins en Occident. L'Orient suivra, dès que la Chine aura définitivement montré le chemin.

L'argent est un si fidèle auxiliaire, songeait Sieffer enthousiaste, lorsqu'on veut décerveler les masses ! Il corrompt tout ce qu'il touche : art, sport, politique, recherche scientifique, éthique, culture... Le veau d'or d'antan, dressé comme une idole

incontestée, au milieu de tous : l'arme absolue. Il transforme les gens les plus intelligents en robots aveugles et sans âme, qui passeront leur vie à croire en ce qu'on leur aura enseigné depuis le berceau : l'existence ne vaut que si on la passe à courir après la fortune, la possession de biens (de consommation, bien sûr).

L'argent. Le seul mot qui soulève autant de montagnes que leur foi ridicule. Il y a là un *marché possible*, dites-vous ? Voilà le roi des Sésame-ouvre-toi. Des *bénéfices commerciaux* possibles ? N'ajoutez rien. Topez là. Et les voilà tous au garde-à-vous devant ces deux souverains suprêmes : le marché, les *bénéfices commerciaux*. Pour cela, ils sont tous prêts, tel Faust, à vendre leur âme au diable. Et même au-delà : à vendre celle de leur voisin, de leur belle-mère ! Du plombier ! L'avenir de leurs enfants, de l'humanité, ils vous le bradent en sus. Oh non ! Rien ne les arrêtera.

Sieffer se jeta dans son fauteuil, hilare, le menton dans la paume. Il adorait se livrer à ce genre de sarcasmes. C'était sa thérapie à lui contre le stress. Sentir que, plus que jamais, il tenait l'humanité dans son poing fermé. Que rien n'entravait sa toute-puissance.

Cette nouvelle technique pollue quelque peu ? L'air et l'eau vont en souffrir ? Le dérèglement du climat va être cause, d'ici cinquante ans, de la disparition du quart des espèces animales de la planète ? Soit, mais... marchés ouverts... *bénéfices commerciaux*... Au diable la morale et la postérité ! Nos petit-fils iront au zoo, voilà tout, s'ils veulent voir des animaux !

Pour de l'argent, ricanait Sieffer béat, les hommes sont même prêts à fouiller les poubelles des avorteurs, à faire de leur propre progéniture un *produit commercial*, qu'on peut directement débiter en cellules-souches, parce que voilà, le grand mot est lancé, il y a un *marché colossal* pour les cellules-souches ! Le Président Chirac aura beau vilipender énergiquement ces dérives génétiques, les chercheurs de son pays n'en continueront pas moins à désosser en douce des embryons pour - soi-disant - *étudier* les cellules-souches, faire *progresser* la Science et l'humanité... Tel est du moins le noble couplet servi aux profanes. La Science doit *avancer* ! Il est impossible de faire machine arrière ! Cherchons, frénétiquement, de nouvelles horreurs à léguer à nos enfants ! Ils nous en seront reconnaissants !

La vérité, se disait Sieffer souriant, c'est que la Recherche se prosterne elle aussi devant le veau d'or et que la Science est une putain. Le maître mot, dans les laboratoires, est le même que partout ailleurs : « Trouvons vite de quoi faire du fric avant que nos concurrents ne nous coiffent au poteau ! » Des sous pour la recherche, Monsieur le Président, et merde pour votre éthique obsolète !

- Nous vivons vraiment une époque formidable, s'écria-t-il tout haut, en ouvrant les bras au panorama hyperurbain qui s'étalait sous ses yeux. L'humanité court se jeter d'elle-même entre les mains des vampires les plus propres à lui sucer le sang en ne lui rendant que de la fiente en échange ! Le bon temps, que ce siècle d'argent !

Voilà cependant que de côté et d'autre se dressaient des prophètes, peu écoutés, à vrai dire - allez donc écartier un chien de sa gamelle - mais dangereux tout de même, qui tentaient de secouer l'apathie morale des gens, de freiner leur fureur consumériste. Voilà que certains pays du monde, les moins développés économiquement, faisaient de la résistance spirituelle, préférant leurs traditions, leur esprit communautaire et leur petite existence minable au Grand Capital Sauveur de la Modernité. Tant que cela volait

aussi bas qu'au Chiapas, cela ne présentait aucun danger sérieux pour le système économique dominant. Mais qu'advierait-il si des prophètes plus dignes de foi, des universitaires comme ce Rodwell, par exemple, se mettaient du côté de la Tradition ? Certes, le risque était minime. On tient les universitaires comme on tient tous les autres : un pet de travers et fini les subventions, les sponsors, les crédits pour vos recherches, etc. ! Combien d'entre eux ont envie qu'on leur coupe les vivres ?

Mais tout de même... Savait-on jamais ? Si l'un d'eux, plus courageux, ou moins vénal, décidait de monter au créneau, de dévoiler les atrocités immémoriales commises par la Science, celles qu'on avait prudemment glissées sous le boisseau en *démystifiant* les mythes ?

Tobie Rodwell, par exemple. Quelle mouche l'avait subitement piqué ? Sieffer avait senti en lui quelque chose d'inquiétant, une force nouvelle, une hostilité larvée. Se pouvait-il qu'il soit en train d'envisager de tourner casaque, de passer à l'ennemi ? Ce serait d'un effet déplorable. Et s'il faisait des adeptes ? Il en avait l'étoffe. C'était un excellent orateur, habile et persuasif. On en avait dit beaucoup de bien à Sieffer. Jusque-là, il avait été de leur côté, du côté de la Science...

S'il était en pleine mutation, il ne fallait pas lui laisser le temps de muter, à ce petit bacille. Il fallait de suite l'intimider, lui montrer qui était le maître. « Je lui en donnerai, moi, de l'Age d'or ! grinça Sieffer, revenu à sa colère première. Je vais appeler Heyneman dès que le décalage horaire me le permettra. Ce coup-ci, pas de petit massacre confidentiel juste pour me faire plaisir. Un attentat, un bel attentat, un véritable feu d'artifice ! Et pour Rodwell qui ne s'y trompera pas, une déclaration de guerre en bonne et due forme. Cela devrait le faire réfléchir ! »

Heyneman était le chef des *Porteurs de Lumière*, une secte terroriste que Sieffer avait fondée trois ans auparavant. « Terroriste » était peut-être un bien grand mot, car il ne s'était jamais agi, jusque-là, de semer la terreur dans le grand public - juste parmi les ennemis de Sieffer à travers le monde. Les hommes aguerris qui la composaient étaient capables aussi bien de saboter la plate-forme pétrolière d'un concurrent que de faire disparaître en une nuit un dispensaire complet au fin fond de la brousse africaine - Sieffer haïssait les entreprises *gratuites*, humanitaires.

L'Afrique, au demeurant, était un merveilleux terrain de manœuvres, il fallait lui reconnaître ça. On pouvait y perpétrer impunément tous les meurtres et tous les pillages. Outre que l'opinion mondiale s'en foutait, de l'Afrique et de son SIDA galopant, il s'y trouvait toujours une guérilla, des « rebelles armés » pour porter le chapeau. Tout le continent n'était que cela : une fertile pépinière de « rebelles », un prodigieux creuset de corruption et d'anarchies en tout genre. Inutile même d'y apporter sa dynamite, disait Heyneman ; là-bas, tout était dynamite. Il suffisait de savoir sur quel bouton appuyer.

C'étaient les Porteurs de Lumière qui avaient préparé le massacre thaïlandais, même si, par manque d'effectifs suite à un télescopage d'opérations urgentes, on avait dû finalement expédier Daniel Brelin sur le terrain. Sieffer, bien sûr, avait caché l'essentiel à son fidèle homme de main. Il tenait beaucoup au compartimentage de ses actions clandestines, de ses bras armés. De plus, Brelin était trop individualiste, comme tous les grands artistes, pour se plier à la discipline d'un commando. A quoi bon le mettre en relation avec Heyneman ?

Brelin s'était admirablement tiré de ce remplacement improvisé. Jamais Heyneman n'aurait pu concevoir une pareille mise en scène. C'était du travail de virtuose. Le point fort de Brelin. Il était capable de tout. Il aurait pu dès ses douze ans passer sa propre mère à la tronçonneuse - cela avait failli arriver. Un spécialiste du sacrifice humain. Il avait dû être un prêtre aztèque, dans une vie antérieure.

Les Porteurs de Lumière, eux, étaient des mystiques. Ils avaient une foi, des croyances, un but : l'Armagedon. L'Apocalypse pour demain, garantie sur facture. Détruire la civilisation judéo-chrétienne, la musulmane aussi, qui n'était que la petite sœur de la première, puis, une fois le ménage fait, instaurer un régime de Terreur, incorruptible et froid, à la Robespierre, assorti d'un culte assez barbare pour y faire réfléchir à deux fois les contestataires.

Sieffer, bien entendu, ne partageait pas ces convictions utopiques. Il avait d'ailleurs dans sa manche d'autres commandos d'esprit plus positif pour détruire, au besoin, les cellules terroristes de Heyneman. Jamais tous les œufs dans le même panier. Pas si bête !

Il faudrait que l'explosion qu'il projetait intervienne en plein jour, au moment du culte. Comme il s'agissait d'un lieu public, il n'y aurait aucun problème d'accès. Ce serait enfantin comme organisation, et sûrement très photogénique au niveau des résultats. Sans compter le plaisir ineffable de se dire que Rodwell l'aurait dans le cul. La seule chose qui chiffonnait Sieffer, c'était que la statue était un faux, pas l'original. Aux yeux des croyants, cela ferait le même effet qu'une vraie, mais est-ce que pour la prochaine fois il ne vaudrait pas mieux, tout de même, s'en prendre à une statue qui fût authentique ?

Il se rappela brusquement la remarque de l'une de ses secrétaires à son retour de vacances, l'année précédente : « Ils ont été obligés de la mettre dans une cage de verre, comme la Joconde, tant les pèlerins abusaient ! » L'Espagne. Montserrat. Un couvent aux allures de nid d'aigle. Une Vierge noire, plus vraie que vraie. Et la satisfaction de décimer en sus des « croyants » quelques châtés de moines !

Sieffer éclata de rire. Ca, c'était l'idée du siècle. Et il en était redevable à Rodwell. Là, par contre, à Montserrat, dans un endroit pareil, aussi confiné, pas question d'utiliser la grosse artillerie des Porteurs de Lumière. Il allait falloir du doigté, de la discrétion. Un homme seul. Prêt à tout. Le Mozart du sacrifice. Le Vinci de l'attentat. Daniel Brelin soi-même. Donc, avant d'envisager cette opération-là, il fallait en finir d'abord avec les affaires en cours. Toutes les affaires en cours. Y compris l'affaire Rodwell.

## Chapitre 13

*La recherche universitaire européenne considère la civilisation humaine comme une progression récente. (...) Elle conçoit donc la culture ancienne comme nécessairement à demi-sauvage. (...) Notre vision de la préhistoire est terriblement inadéquate.*

(Sri AUROBINDO)

MEXICO, 14 août

Un tremblant mirage gris argent flottait sur les artères encombrées de la ville. Le

taxi, une Ford fatiguée, tentait de se frayer un chemin dans cette immensité tentaculaire. A l'arrière se tenait sagement assis Tobie Rodwell. Seul. Sa femme, eu égard au scandale de l'avant-veille à l'université d'été de Berkeley, avait refusé de l'accompagner, sous prétexte qu'elle avait, à Mexico, une vague cousine à aller voir.

Mexico. Engorgement, bigarrure, chaleur, asphyxie. Aux yeux de Tobie, une monstruosité. Vingt millions d'habitants, une pollution souveraine, l'exemple-type des dérives produites par notre civilisation occidentale lorsqu'elle s'abat sur des pays qui ne sont pas prêts à l'accueillir ; et ne le seront jamais, parce que le capitalisme est totalement étranger à la mentalité des neuf dixièmes de la population indigène. Dans cette ville-ci, c'était sans doute la proximité contagieuse du voisin USAméricain qui avait dopé jusqu'à la folie un développement aussi anarchique.

C'était le milieu de l'après-midi et la chaleur était à son comble. C'était aussi le jour choisi par Tobie Rodwell pour son *coming-out*, mais cela, la foule qui se pressait déjà au Palais des Congrès l'ignorait encore. On accourait parce que le sujet - *Satan et la Science* - était doublement sensible pour des gens vivant au quotidien une foi fervente et l'enfer de la pollution ; mais aussi parce que la dernière conférence de Tobie, à Berkeley donc, avait suscité un scandale dont les journaux s'étaient emparés.

Prenant à rebours ses précédentes publications sur le sujet - *L'Evolution : Philosophie et Préhistoire* - Rodwell avait eu l'audace de proclamer, et sur un ton catégorique, qu'il était temps que nous cessions de considérer les peuples de l'Antiquité comme des couillons simplistes et que la Préhistoire, cette chasse gardée de la science évolutionniste, n'avait jamais existé, pour la simple et bonne raison qu'il n'y avait jamais eu d'évolution vers le mieux, jamais eu d'homme préhistorique moins évolué que nous. Il y avait juste eu de malheureuses poignées d'hommes rescapés, survivants de grands cataclysmes lesquels, selon Rodwell, n'étaient pas le moins du monde le fait de Mère Nature, mais bel et bien celui de l'humanité elle-même, qui les avait sciemment déclenchés. La Science actuelle n'avait inventé la préhistoire que pour dissimuler ses méfaits passés, seul moyen pour elle de se présenter comme le sauveur du monde et de réinstaller sa prééminence sur des masses crédules, lobotomisées par une campagne de désinformation et de « démemorisation » sans précédent.

Le tollé dans le grand amphithéâtre avait été général. On avait interrompu l'orateur pour le prendre à partie, lui demander des comptes. Cela ne l'avait pas trop démonté, l'orateur. Il avait même réussi à mettre quelques rieurs et autres sceptiques de son côté, en mouchant comiquement ses contradicteurs.

Ainsi, à l'un d'eux qui lui sortait les idées en vogue sur les Cromagnons, il avait rétorqué :

- Cher Monsieur, nous allons nous livrer à une petite expérience, voulez-vous ? Je vais vous coller sous terre dans une grotte avec des fusains, et vous allez me dessiner quelques animaux de votre choix. Ensuite, nous comparerons la sûreté de votre trait et vos capacités de conceptualisation de l'espèce avec ce que l'homme soi-disant préhistorique a produit en France, par exemple à Lascaux. Remarquez, nous avons de quoi rester modestes devant les peintures pariétales du monde entier, sachant que le grand Picasso lui-même a dit, abasourdi, en découvrant celles d'Europe : « Nous n'avons rien inventé ! »

A un autre, qui insistait lourdement sur l'incapacité de l'homme de Néanderthal à se

constituer en société urbaine organisée, parce qu'il n'avait pas encore atteint le degré d'évolution nécessaire, voici ce que Rodwell avait répondu :

- Voyons, un peu de sérieux, voulez-vous ? Vous prétendez que l'homme, il y a cent mille ans, était encore trop proche du singe dans l'évolution pour se constituer en société organisée, c'est ça ? Mais les fourmis, Monsieur, qui sont bien plus bas encore sur l'échelle de l'évolution, sont organisées en sociétés complexes et performantes depuis *des millions d'années* ! Et vous me dites que l'homme, lui, en était incapable il y a cent mille ans ? Qu'il n'avait pas le « degré d'évolution nécessaire » pour bâtir des villes, alors que les abeilles maîtrisent parfaitement et depuis l'origine la géométrie, dans leurs alvéoles ? Il en était incapable momentanément, peut-être, à cause de conditions extérieures devenues particulièrement hostiles et du fort petit nombre de représentants de son espèce... Mais de grâce, ne me racontez pas qu'il y a cent mille ans l'homme n'en était toujours pas arrivé au niveau de l'abeille ou de la fourmi !

Là-dessus, un autre savant, un paléontologue, était intervenu à son tour. Les couches géologiques, que Monsieur Rodwell en prenne bien note, nous enseignent que la vie a plusieurs fois disparu et reparu sur terre. Notre planète n'a pas plus besoin d'un dieu pour créer l'homme qu'elle n'a besoin de l'homme pour se convulser. Tout ceci se produit selon un processus parfaitement naturel, etc., etc. (suivirent de longues explications basées pour l'essentiel sur des mots généreusement pluri-syllabiques).

Quand l'intervenant se fut rassis, encore tout congestionné par l'effort cérébral qu'il venait de s'imposer, Tobie Rodwell laissa s'écouler deux ou trois minutes avant de répondre, si bien qu'on le crut mis K.O. debout par cette brillante démonstration. Puis, levant les deux mains en signe de reddition, mais les yeux brillants de malice contenue, il reprit la parole.

- D'accord, d'accord ! Selon les paléontologues, des traces fossiles indiquent que la vie a été inscrite, gommée et réécrite quatre ou cinq fois sur notre planète depuis le Cambrien, chiffre qui correspond en effet à la fois à Jurassic Park, aux codex mayas et à la sagesse védique, mère de toutes les sagesse, qui considère le chemin jusque-là parcouru par l'humanité comme un cycle incessant de destructions et de renaissances. Mais dites-moi... La vie plusieurs fois partie et revenue, si Dieu n'y est pour rien... A quoi ça rime, je vous le demande ? Une Terre chaotique et désorganisée, épileptique, pour tout dire, qui parvient à faire germer plusieurs fois de suite une vie si rare, si complexe, si précieuse, pour la détruire aveuglément après ? Serait-ce que le « miracle de la vie », déjà si difficile à concevoir à l'unité, s'est produit à la chaîne ? Rien ne vous arrête, vous autres, hommes de science ! Il est temps que la philosophie vous enseigne un peu la logique. Soit la Terre est épileptique, puisque vous dites qu'elle se convulse toute seule, et alors elle n'a pu engendrer la complexité harmonieuse du Vivant. Soit elle est harmonie gestative, auquel cas elle a pu engendrer le Vivant, mais à ce moment-là vous me concéderez que ses convulsions périodiques sont le fait d'un agent extérieur qui ne peut être que l'homme. Il n'y a qu'à voir ce que l'homme en question a fait de la planète en moins de cent ans et ce qu'il a failli en faire pendant la guerre froide pour comprendre qu'il a un pouvoir de nuisance extrêmement élevé.

Stella Rodwell, qui avait assisté à cette conférence à Berkeley, en avait été malade. *Je ne descends pas, quant à moi, d'une petite algue orange ou d'un eucaryote*, avait clamé son mari à la face du monde universitaire. *Encore moins d'un singe. D'ailleurs, mes tissus gras ne sont pas placés au même endroit que ceux des autres primates. Mais vous, si les singes ça vous dit, libre à vous ! Après tout, il faut de tout pour faire*

*un monde. Et puis encore : La vie ne peut pas sortir de la matière, car visiblement c'est elle qui agit dans la matière. Lorsqu'elle n'y agit plus, la matière se décompose !*

« Tu veux te suicider ou quoi ? avait éclaté Stella lorsqu'ils s'étaient retrouvés seuls. Quelle mouche t'a piqué ? Tiens-tu vraiment à perdre tout ton crédit, sans parler de ton poste à l'Université ? » On ne plaisante pas avec la *mainstream science*, avait pensé Tobie, amusé. La pensée occidentale ne saurait être autre chose que rigide et monolithique. Ainsi voyons-nous qu'elle est *passée du Seul-et-Unique Dieu à la Seule-et-Unique Science !*

...Et puis il y avait cette conférence, aujourd'hui, à Mexico. Jusqu'à ce que la porte du taxi se referme sur son mari, Stella lui avait fait la leçon. « Lâche du lest, hein ! Pas de sorties iconoclastes ! » Ou alors : « Ne prends pas de risques, je t'en prie ! C'est ton avenir professionnel qui est en jeu ! Qu'est-ce qu'on en a à foutre, hein, de la réhabilitation du Cromagnon ? » Ou encore : « Que deviendrons-nous s'ils te renvoient ? » Elle n'avait pas ajouté : *Que deviendra notre couple ?* mais Tobie l'avait lue dans ses yeux, cette ultime question. *Si tu perds mon estime, tu perds tout !*

Là, dans le taxi, insensible à la sueur qui perlait sur son front dégarni, Tobie souriait en y repensant. « Son petit sermon ! Si elle savait ! Je n'ai pas fini d'en briser, des idoles. Car il me faut *coudre la tradition d'hier à la vivacité d'aujourd'hui*. » Il avait de ce point de vue fermement arrêté sa décision la nuit précédente. C'était dit, il allait se lancer, s'élancer, et sans espoir de retour, brûlant ses vaisseaux comme Cortès l'avait fait ici même, au Mexique, un demi-millénaire auparavant. Quoique l'exemple de Cortès, ce barbare sanguinaire, soit vraiment mal choisi. Il était beaucoup plus pertinent d'évoquer Tertullien ; car c'était à une profession de foi, à un *sacrificium intellectus* que Tobie allait se livrer ce soir. Finie, la tyrannie de l'intelligence. Entre la Science et la Foi, il allait choisir la Foi. Entre l'intelligence et l'âme, il allait choisir l'âme, car où que la Science puisse encore nous entraîner, *à quoi servirait à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ?*

Il appuya sa nuque sur le dossier de son siège. Que de chemin parcouru depuis les pyramides de Guïmar ! Quel déploiement de tout son être ! Ceci, bien sûr, n'aurait pu advenir s'il n'avait pas relevé discrètement certain numéro de téléphone dans l'agenda de Stella. Mais il y avait aussi le fait que tout en lui était prêt, à ce moment-là, à recevoir pareille révélation. Encore lui faudrait-il...

- On est arrivé, señor, dit le chauffeur.

Le taxi freina brutalement, projetant Tobie sur le siège avant. Cependant, il ne protesta pas. Il était heureux, heureux ! C'était le plus beau jour de sa vie.

Il paya largement le chauffeur et sortit du véhicule. Un coup d'œil à sa montre... Bon, il était à l'heure. Un coup d'épaules, aussi, façon Rastignac, « A nous deux, Paris ! » puis il gravit les marches du salut.